

Étude biblique : Job et la fin de vie

Émile Nicole

À la genèse de cette étude, la lecture d'un article paru dans la revue *Ethics and Medicine*¹, mettant en contraste l'attitude face à la mort du fondateur de l'école stoïcienne, Zénon de Citium, et celle de Job, pour les confronter au cas de Terry Schiavo, l'équivalent américain de l'affaire Vincent Lambert.

Zénon, âgé de 72 ans, sortant de son école, fait une chute malencontreuse et se casse un doigt ou un orteil. Il y voit un signe du destin qui l'appelle à mettre fin à sa vie. Il retient sa respiration et meurt ainsi².

Job, au contraire, dit Kaplan, l'auteur de l'article, considère Dieu comme le maître de la vie et de la mort. Il n'est donc pas obsédé par la mort. Il ne cherche pas à la contrôler. Il ne s'inquiète pas du moment où elle devrait survenir. Il ne se fixe aucun critère permettant de décider si la vie est digne ou non d'être vécue. Cette question, écrit-il, n'est même pas évoquée dans le livre³.

Cette présentation de Job paraît assez réductrice. Elle semble bien ne prendre en compte que le prologue (chap. 1 et 2), laissant de côté les plaintes de Job (chap. 3) et ses dialogues avec ses trois amis (chap. 4-31). Le sujet abordé par Kaplan aurait tout à gagner, pensons-nous, d'une approche plus attentive de l'attitude de Job face à la mort.

Job n'est pas le seul personnage de l'Ancien Testament qui ait réclamé à Dieu la mort. La compagnie de Jonas n'est peut-être pas si

-
1. Kalman J. KAPLAN, « Zeno, Job, Terry Schiavo : The Right to Die Versus the Right of Life », *Ethics and Medicine* 23/2, 2007, p. 95-102.
 2. Cf. Thomas BENATOUIL, *Faire usage : La pratique du stoïcisme*, Paris, Vrin, 2006, p. 293. L'anecdote est rapportée par Diogène LAERCE (III^e siècle apr. J.-C.), *Vies et doctrines des philosophes illustres*, VII-28.
 3. *Ibid.*, p. 100-101.

flatteuse (Jon 4,3, 8-9). Mais Moïse et Élie, les deux grandes figures de l'ancienne alliance, qui figurent à côté de Jésus lors de la transfiguration... on ne peut guère trouver parenté plus honorable.

Parmi ces grandes figures vétérotestamentaires, Job présente seul la particularité de demander la mort alors qu'il est malade et se considère en fin de vie, condamné par le mal qui le ronge et le défigure. Les demandes de Moïse et d'Élie ont trait à leur mission. Charge écrasante du peuple pour Moïse : « Je ne peux pas à moi seul porter tout ce peuple, plutôt que de me traiter ainsi, tue-moi, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux » (Nb 11.14-15). Déception d'Élie après l'échec de sa tentative pour retourner le peuple en faveur de Yahvé : « Maintenant c'est assez, prend ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 R 19,4).

Job seul, à la différence des trois autres, est touché dans son corps : un mal qui ne lui accorde aucun répit, et ne lui laisse espérer aucune guérison. Job est précisément dans la situation où est posée aujourd'hui la question de la prolongation de la vie. Il nous faut ici contredire Kaplan : mais si ! Job considère qu'il y a des conditions dans lesquelles la vie n'est plus digne d'être vécue.

Il en est si convaincu qu'il maudit le jour de sa naissance (chap. 3). Il voudrait ne pas être né ou être mort-né, tant les conditions d'existence qui sont les siennes sont horribles et indignes. C'est bien la question des conditions de validité de la vie qu'il pose : « Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui souffre ? » (3.20).

On ordonnera l'étude en présentant d'abord quelques observations statistiques. On s'intéressera ensuite à la manière dont Job parle de la mort, plus spécifiquement de sa mort, pour percevoir enfin quelles lumières son attitude peut jeter sur la question de la fin de vie.

Statistiques

Nombre d'auteurs font remarquer que le livre de Job est l'un de ceux qui sont le plus marqués par le thème de la mort. Dan Mathewson compare sur ce point Job et Qohélet, les deux livres qui font exception dans un Ancien Testament qui paraît moins préoccupé par la mort que le reste de la littérature du Proche-Orient ancien. Dans l'Ecclésiaste, la mort est un sujet central, abordé explicitement. Dans

le livre de Job, ce n'est pas le sujet en débat, et cependant la mort y est peut-être encore plus présente. Matthewson estime qu'en fait « Job est probablement le livre le plus orienté vers la mort de toute la Bible⁴ ».

De telles affirmations sont toujours à prendre avec prudence au début d'un livre qui va entreprendre l'étude du sujet dont l'importance est si opportunément mise en évidence. Quelques vérifications statistiques peuvent être utiles.

Matthewson fournit une statistique portant sur 47 mots rattachés au champ sémantique de la mort. On en rencontrerait plus de 140 occurrences dans l'ensemble du livre⁵.

On propose ici de prendre d'abord un champ restreint de huit termes désignant explicitement la mort : *mort*, *mourir*, *tuer* (deux verbes), *tombe*, *ensevelir*, *fosse*, *sheol*⁶. Les fréquences d'emploi de ces mots dans le livre de Job ne permettent de repérer aucune particularité par rapport au reste de l'Ancien Testament. Rapporté à l'ensemble des mots du livre, le nombre d'occurrences de ces termes reste inférieur ou sensiblement égal à celui d'autres livres de même volume : 2 Samuel, 1 et 2 Rois, Genèse, Nombres, Proverbes, 1 Samuel.

En revanche, si l'on prend deux groupes de termes souvent associés à la mort, notamment dans le livre de Job, l'ombre et la poussière, on obtient des résultats significatifs. Pour cinq termes du vocabulaire de l'ombre⁷, le livre de Job vient en tête, devançant largement le premier livre de même taille, le livre des Psaumes : près de quatre fois plus

4. Dan MATHEWSON, *Death and Survival in the Book of Job. Desymbolization and Traumatic Experience*, New York, T. and T. Clark, 2006, p. 4 : « In fact, Job may be the most death-oriented book in the entire Bible. »

5. *Ibid.*, p. 4.

6. Statistiques effectuées à l'aide du logiciel *BibleWorks*. Termes hébreux : *môt* (sbst.), *môt* (verbe), *hārag*, *qāṭal*, *qèvèr*, *qāvar*, *šaḥat*, *še'ôl*.

7. Termes hébreux : *ḥōšèk*, *ḥāšèkâ*, *ḥāšak*, *šèlèm*, *šalmāwèt*. Pour ce dernier terme la remarque du *Dictionnaire d'hébreu et d'araméen bibliques* : « la traduction traditionnelle "ombre de [la] mort" repose sur une fausse étymologie » (p. 318) n'a guère de sens. Quelle que soit l'étymologie du terme – la connaît-on d'ailleurs ? – l'usager y entend distinctement les deux mots *ombre* et *mort* et c'est cela qui compte. On dépend pour cela de la vocalisation des massorètes, mais le soupçon ne saurait constituer une preuve.

chez Job⁸. Pour quatre termes du vocabulaire de la poussière⁹, *poussière, cendre, vers* (deux mots différents), Job se distingue nettement des autres livres de même taille : quatre fois plus qu'Ésaïe, cinq fois plus que les Psaumes¹⁰.

Ainsi le livre de Job se distingue par son usage des métaphores évocatrices. De tous les grands livres de l'Ancien Testament (plus de 20 chapitres), Job est aussi celui qui emploie le plus le mot *nuit*¹¹.

Puisque c'est le personnage de Job qui nous intéresse au premier chef, il est aussi utile de comparer, selon les mêmes marqueurs, ses discours avec ceux de ses amis. Pour l'ensemble des termes répertoriés (champs de la mort, de l'ombre, de la poussière), on note 65 occurrences dans les discours de Job et 31 dans ceux de ses amis (Élihou compris). Comme Job parle nettement plus que ses amis¹², il convient de pondérer la statistique. Le rapport est de 61 % pour Job¹³. Il évoque donc la mort plus que ses amis.

Comment Job parle de la mort

Les auteurs qui se sont livrés à une étude sur le sujet, perçoivent des tensions. Certains les attribuent à des couches rédactionnelles présentant des orientations théologiques différentes. Nombreux sont les auteurs qui dissocient le cadre narratif (prologue et épilogue) du dialogue. Mais d'autres pensent pouvoir repérer une progression dans la perception de Job.

C'est le cas notamment de David Kummerow, qui publie en 2005 un article dans la revue en ligne *Journal of Hebrew Scriptures*¹⁴. Dans

8. Pourcentage de Job : 0,329 % (nombre d'occurrences des termes choisis par rapport au nombre de mots du livre), Psaumes 0,091 %, Ésaïe 0,082 %, Genèse 0,035 %, etc.

9. Termes hébreux : *'āfār, 'ēfēr, tōlē'ā, rimmā*.

10. Job : 0,329 %, Ésaïe 0,086 %, Psaumes 0,059 %, Ézéchiel 0,038 %, etc.

11. Hébr. *laylā*. Job : 0,155 %, Psaumes 0,110 %, Genèse 0,087 %, etc.

12. Pour Job : 494 versets. Pour ses amis (Élihou compris) : 371.

13. Contre 39 pour ses amis.

14. David KUMMEROW, « Job, Hopeful or Hopeless? The Significance of 𐤁𐤍 in Job 16.19 and Job's Changing Conceptions of Death », *Journal of Hebrew Scriptures* 5/14, 2005. Paru dans le recueil imprimé : sous dir. Ehud BEN ZVI, *Perspectives on Hebrew Scriptures II*, vol. 5, Piscataway, Gorgias Press, 2007, p. 261-288.

cet article il se réfère à une étude non publiée de Norman Habel : « Interpretations of Death in the Discourses of Job » (1998).

On reprend ci-dessous les quatre étapes proposées en les adaptant quelque peu.

La fin normale de la vie

C'est ainsi que la mort est perçue par Job dans le prologue : Dieu donne et reprend (1.21). Certes, dans la vie, bonheur et malheur se succèdent et s'entremêlent, mais pas au point de rendre la vie intenable et haïssable : « Nous acceptons bien de Dieu le bonheur, pourquoi n'accepterions-nous pas aussi le malheur ? » (2.10). Cette vision apaisée se retrouve singulièrement dans l'épilogue : « Job mourut âgé et rassasié de jours » (42.17). La mort est la fin d'une histoire qui se termine bien.

La mort désirée

Au chapitre 3, la perspective change. Job maudit le jour de sa naissance. Le contraste entre vie et mort, qui rend normalement la vie désirable et la mort redoutée, n'est plus favorable à la vie. La vie, c'est le tourment, la peine et, par contraste, la mort, c'est la paix, le repos.

Maintenant je serais couché,
je dormirais, je pourrais me reposer (3.13).
Là, les méchants cessent leur agitation,
là se reposent ceux qui sont fatigués et sans force,
les prisonniers sont tous dans la tranquillité,
ils n'entendent plus la voix de l'oppresseur :
le petit et le grand sont là,
l'esclave est affranchi de son maître (3.17-19).

Kummerow parle à cet égard de « vision positive de la mort » (p. 276), c'est trop dire. C'est parce que la vie est si insupportable que la mort, malheur final, est dépeinte comme un moindre mal. Il ne s'agit donc pas du tout d'une vision positive de la mort, mais d'une vision radicalement négative de la vie, dans laquelle le plus sombre, la mort, apparaît moins sombre encore. Quand Job parle de « transports d'allégresse » pour ceux qui trouvent la tombe (3.22), il s'agit manifestement d'ironie tragique.

La mort, séparation de Dieu

Dans le dialogue qu'il soutient ensuite avec ses amis¹⁵, Job évoque la mort comme le sort tragique qui l'attend. C'est en des termes particulièrement sombres qu'il évoque sa destinée pour attirer la pitié de Dieu.

Avant que je m'en aille pour ne plus revenir
au pays des ténèbres et de l'ombre de mort,
pays de ténèbres profondes, d'obscurité totale,
ombre de mort où ne règne aucun ordre,
où la lumière est comme l'obscurité (10.21-22).

C'est le même sort tragique qu'il dépeint à ses amis pour leur faire comprendre à quel point leurs encouragements sont déplacés :

Ils prétendent que la nuit c'est le jour,
que la lumière est proche quand les ténèbres sont là !
La maison que j'attends c'est le sheol,
c'est dans les ténèbres que je ferai mon lit :
Je crie à la fosse : tu es mon père !
Et à la vermine : ma mère, ma sœur !
Mon espoir où donc est-il ?
Mon espoir qui peut l'apercevoir ?
Il descendra vers les barreaux de sheol,
quand nous irons ensemble reposer dans la poussière (17.13-16).

Kummerow relie cette phase de l'évolution de la pensée de Job à l'emploi du mot *sheol*¹⁶, souvent présenté dans l'Ancien Testament comme le sort mérité par l'impie. Job se perçoit condamné par Dieu, traité à tort comme un méchant.

Je dis à Dieu, ne me condamne pas !
Fais-moi savoir pourquoi tu me prends à partie !
Te paraît-il bien d'exercer l'oppression,
de rejeter le produit de ton travail (10.2-3).
Sachant bien que je ne suis pas un méchant... (10.7).
Tes mains m'ont façonné, elles m'ont fait
tout entier Et tu m'engloutirais !

15. À partir du chapitre 6.

16. Il fait observer que le mot n'est pas employé au chapitre 3 lorsque la mort est présentée comme désirable pour le malheureux.

Souviens-toi, je t'en prie, que tu m'as fait comme avec de l'argile ;
et tu voudrais me faire retourner à la poussière ! (10.8-9).

La mort, qui envahit déjà son corps, et ne va pas tarder à l'achever lui paraît d'une injustice criante. Au chapitre 16, il va jusqu'à la présenter comme un crime :

*Il n'y a pourtant pas de violence dans mes mains
et ma prière est pure.*

Terre ne recouvre pas mon sang¹⁷ ! (16.17-18)

La mort, un lieu de passage ?

À partir du chapitre 14, Kummerow voit se préciser dans les propos de Job, l'intuition que cette séparation de Dieu qu'est la mort n'est peut-être pas définitive. La relation avec Dieu, si perturbée par les malheurs qu'il subit aujourd'hui, serait rétablie. Job, aux prises avec un Dieu qui le brise, qui l'accable, retrouverait, au-delà de la mort, le Dieu qui l'approuve et qui l'aime. Dieu se *souviendrait* de lui comme il s'est souvenu de Noé (Gn 8.1) ou des Israélites esclaves en Égypte (Ex 2.4-25), Dieu aurait la nostalgie de Job :

Si tu voulais me cacher dans le sheol,
m'y tenir au secret jusqu'à ce que ta colère se détourne,
me fixer un terme où tu te souviendrais de moi !
Si l'homme, une fois mort, pouvait revivre,
tous les jours de mon service, j'attendrais,
jusqu'à ce que vienne la relève.
Tu appellerais alors, et moi, je te répondrais,
tu languirais après l'œuvre de tes mains (14.13-15).

Ce fol espoir, il est vrai, est précédé de la dénégation la plus nette : l'arbre coupé peut repousser, l'homme mort ne saurait revivre (14.7-12). Il est suivi du constat de l'hostilité actuelle de Dieu envers Job (14.16) qui ruine ses espérances aussi sûrement que l'érosion use les montagnes (14.18-19). La suite du dialogue incite cependant à ne pas oublier si vite l'espoir entrevu. Les intuitions ultérieures qui se concentrent sur un personnage providentiel, témoin (16.19), avocat

17. Le terme évoque la mort violente, généralement criminelle.

(16.21), garant (17.3), *goél* (19.25), viennent redonner corps à l'espoir brièvement évoqué au chapitre 14.

Job et le débat sur la fin de vie

Chez Job apparaissent deux thèmes très présents dans le débat contemporain.

La mort comme naturelle, apaisée. Le thème est plutôt absent des propos de Job lui-même – sauf lorsqu'il évoque la mort paisible du méchant (21.32-33) – mais elle est bien à l'arrière-plan du débat qui oppose Job à ses amis. Élifaz, pour encourager Job à ne pas perdre sa confiance en Dieu, lui promet une fin heureuse : « Tu entreras au sépulcre dans la vieillesse comme on emporte une gerbe en son temps » (5.26). On la retrouve évidemment dans l'épilogue où Job meurt comblé (42.17).

Dans la perspective biblique, cette vision apaisée est ancrée dans la confiance en Dieu qui donne et reprend la vie. Dans l'argumentaire contemporain en faveur de l'euthanasie, bonne mort, mort apaisée, ce n'est plus à Dieu que l'on se fie pour obtenir cette bonne mort. L'homme se veut maître de son destin, c'est *ma* mort. Job confirme que faire confiance à Dieu pour avoir une bonne mort, peut ne pas être si évident.

L'autre thème commun à Job et au débat contemporain est la question des conditions qui rendent la vie digne ou non d'être vécue. Le débat se nourrit en partie de ce contraste : mort sereine, maîtrisée, programmée/vie insupportable, pire que la mort.

Il convient d'abord de prendre acte du fait que Job pose bien la question, contrairement à ce qu'affirme Kaplan. La révélation biblique rejoint l'être humain dans cette épreuve, elle ne l'escamote pas, comme tentent de le faire les amis de Job.

Il faut ensuite observer comment la question est posée et quelle réponse lui est donnée, si réponse il y a. La question, c'est par rapport à Dieu et c'est à Dieu qu'elle est posée, soit de manière indirecte : « Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui souffre ? » (3.20), soit de manière plus directe : « Te paraît-il bien de maltraiter, de repousser l'ouvrage de tes mains ? » (10.3).

C'est aussi à Dieu qu'est adressée la demande de mourir : « Qu'il plaise à Dieu de m'écraser, Qu'il étende sa main et qu'il m'achève ! » (6.9). Cette demande de mourir est explicite, plusieurs fois évoquée, parfois avec une emphase ironique, lorsque Job évoque le ravissement de ceux qui « seraient transportés de joie, saisis d'allégresse s'ils trouvaient la tombe » (3.22). Cependant, elle n'est jamais formulée sous forme directe, le croyant s'adressant à Dieu à la deuxième personne pour lui demander de mourir comme le font Élie, Moïse ou Jonas.

Cette demande pourrait donc bien relever d'une rhétorique de la plainte¹⁸. Elle serait une façon de rendre ses amis et Dieu conscients du tragique de sa situation. Quand Job s'adresse à Dieu directement, ce sont plutôt des explications qu'il demande : « Fais-moi savoir pourquoi tu me prends à partie » (10.2). Cette demande de mourir n'est donc pas vraiment au cœur du débat entre Job et Dieu. La question qui préoccupe Job par-dessus tout est celle de la justice de Dieu, comme le fait remarquer fort justement le philosophe Andrea Poma¹⁹.

Une question subsidiaire mérite d'être posée : la suggestion de la femme de Job, « maudis Dieu et meurs ! » (2.9), serait-elle une sorte de suicide par blasphème ? La suggestion peut être comprise soit comme une incitation au suicide : maudire Dieu va te faire mourir et tes souffrances seront ainsi abrégées, soit comme une forme de résignation : la foi en Dieu ne te sert plus à rien. Inutile de t'efforcer de garder la foi, tu vas mourir de toute façon : laisse tomber.

Quoi qu'il en soit, la femme de Job ne voit d'autre issue que la mort. Job, lui, clame qu'il préférerait être mort ou mourir, sa demande, cependant, n'est pas directe et ce n'est pas le cœur du différend qui l'oppose à Dieu. Mais il y a quelqu'un qui ne veut pas que Job meure, c'est le Seigneur. Il a défendu qu'il meure. Il a laissé beaucoup de champ à l'adversaire : la perte des biens de Job, la mort de ses enfants, la maladie, mais il a tracé une limite : il est interdit à Satan d'attenter à ses jours. Dieu souligne ainsi qu'il entend bien rester le maître absolu

18. Cf. Christian FREVEL « Dann wär' ich nicht mehr da. Der Todeswunsch Ijobs als Element der Klagerhetorik », in Angelika BERLEJUNG et Bernd JANOWSKI, sous dir., *Tod und Jenseits im alten Israel und in seiner Umwelt*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2009, p. 25-41.

19. Andrea POMA, *Parole vane, pazienza, giustizia, saggezza : una lettura del Libro di Giobbe*, Milano, Apogeo, 2005, p. 23.

de la vie, même lorsqu'on peut, comme Job, penser qu'elle n'a vraiment plus de sens.

Alors que Job pense que sa vie n'est plus digne d'être vécue, Dieu a manifestement une autre appréciation. Cet homme meurtri, sans espérance de vie, qui crie sa douleur et son désarroi, est encore digne de vivre, autant et plus que ses amis qui devront recourir à son intercession pour être pardonnés (42.7-9). Dieu le reconnaît toujours comme son serviteur. Plus que jamais ! C'est maintenant devant ses amis qui l'avaient dénigré qu'il se plaît à le parer de ce titre²⁰, comme il l'avait fait devant l'adversaire. Dieu ne cite jamais son nom sans le faire précéder de son titre : « mon serviteur Job » (1.8 ; 2.3 ; 42.7, 8 ; trois fois dans ce dernier verset).

Conclusion

C'est à partir de la question évoquée, dignité de la vie, dignité de la mort, que se développe à notre époque l'argumentaire en faveur de l'euthanasie. Le nom de l'association la plus active dans notre pays le rappelle : *Association pour le droit de mourir dans la dignité*.

Si tous s'accordent sur le droit du patient de bénéficier à la fin de sa vie de soins qui contribuent à atténuer autant que possible ses souffrances (soins palliatifs), la question que soulèvent les partisans d'une euthanasie active est celle du droit de l'être humain de décider lui-même de la fin de sa vie selon les conceptions de dignité et de liberté qui sont les siennes.

L'écoute de Job, dans ses plaintes à Dieu, ses débats avec ses amis, montre que la question ne peut être éludée, comme tente de le faire l'auteur cité au début de cet article.

Mais reconnaître la légitimité de la question n'oblige pas pour autant à en tirer les conclusions que réclament les partisans de l'euthanasie. Bien au contraire ! C'est en prenant la question dans toute son acuité douloureuse et tragique que Job discrédite la réponse de l'euthanasie. Non, ce n'est pas en se posant comme un être libre de décider de sa mort que l'homme répond au tragique de l'épreuve ultime, c'est dans le dialogue avec Dieu, un dialogue intense, parfois heurté,

20. Quatre fois en deux versets (42.7-8).

qui peut aller jusqu'à la plainte. Plus la question est posée honnêtement, comme elle l'est dans le livre de Job, et plus la réponse prétendue de l'euthanasie se révèle déficiente.

Le livre de Job nous fait percevoir les tensions et contradictions de l'être humain aux prises avec un sort tragique : Job veut mourir et pourtant c'est avec une énergie décuplée qu'il lutte pour que son bon droit soit reconnu. Il déclare accepter le malheur et cependant s'en plaint de la manière la plus vive. Il juge sa vie indigne d'être vécue, mais, dans cette indignité même, acquiert une dignité insoupçonnée.

La tension entre le Job du prologue qui bénit le Dieu qui reprend (1.2), qui accepte de sa main le malheur comme le bonheur (2.10) et le Job des dialogues qui maudit le jour de sa naissance (3.3), qui se plaint de l'hostilité incompréhensible de Dieu (10.3), qui met en cause sa justice (9.22) est probablement celle qui déconcerte le plus le lecteur. Cette tension, à la limite du supportable, et que les amis de Job, eux, ne veulent supporter, ne rejoint-elle pas précisément le croyant dans l'épreuve de la foi ? Celui qui maudit le jour de sa naissance, qui met en cause la justice de Dieu, est bien le croyant qui a déclaré sa confiance en Dieu, sa soumission à sa volonté souveraine. Et celui qui s'est plaint avec tant de véhémence de l'injustice qui lui est faite, est aussi celui qui finit par avouer : j'ai parlé sans comprendre de choses qui me dépassent (42.3). En fait, à la fin du débat, Job n'obtiendra pas d'autres réponses à ses questions que celles qu'il a déjà données dans le prologue en affirmant sa confiance et sa soumission à Dieu. Mais il faut toute l'intensité dramatique des dialogues pour que l'on perçoive toute la force de cette réponse dans l'épaisseur d'une expérience humaine marquée par le malheur.